Acfas—Religion et ethnographie

De par ma formation, je ne suis pas ethnographe mais sociologue. Mais la ligne de démarcation entre les deux domaines est très mince et artificielle, même souvent inexistante. Je ne dis pas cela pour m'excuser—loin de là—mais plutôt pour nous rappeler comment le vécu humain se moque très souvent de nos belles constructions intellectuelles et académiques, de nos petites boîtes sécurisantes et bien rangées. Les cinq communications de ce matin témoignent de multiples façons de cette vérité.

Il y a deux grands thèmes qui ressortent de ces cinq présentations : liminalité et adaptabilité. Elles parlent toutes d'espaces liminaires (Alex parle aussi de zones grises) : un pèlerinage, une prison, une nouvelle religion mal-comprise, un espace pseudo-religieux dans un milieu soi-disant athée. C'est donc dire que la théorie de van Gennep nous marque encore assez profondément. Mais elles parlent toutes aussi d'adaptabilité : des femmes roumaines qui essaient de reconfigurer et de comprendre leurs nouveaux rôles sociaux et leurs expressions de piété traditionnelle, des prisonnières québécoises qui influent et négocient un rite catholique standardisé ou qui investissent une simple clé de multiples significations, des croyants qui se disent sataniques mais qui sont aussi profondément humanistes, la présence d'une institution confucéenne dans un contexte de gouvernement communiste. Il y a de bonnes raisons pourquoi ces textes parlent à la fois de liminalité et d'adaptabilité. C'est plus souvent dans

cet espace transitoire—dans cet espace entre deux choses, entre deux réalités—que se manifeste le neuf, et qu'il se crée. Le défi pour tout ethnographe, c'est de savoir reconnaître ces mouvements, mais aussi de les laisser parler par eux-mêmes. Ce qui n'est ni évident, ni facile.

Mais je pose la question : un espace religieux liminaire peut-il devenir un espace permanent ? J'imagine que les membres de l'Église de Satan répondront par un « oui » enthousiaste, même si je ne suis pas si certain qu'ils aient raison. Mais qu'en est-il pour les femmes roumaines, les prisonnières d'ici, ou les adeptes de Confucius dans une Chine sans religion? Veulent-ils vraiment demeurer hors du tissu social ? Leur liminalité n'est-elle pas plutôt le signe de leur impuissance ? Donc, la liminalité, c'est un couteau à double tranchant : c'est créatif, mais ça peut aussi aliénée. Ça libère, ça crée le neuf, mais ça peut aussi isoler. Mais cet espace liminaire peut aussi être gage de sécurité et d'intimité. Ce qui me frappe, par exemple, dans cette biographie d'une clé que nous venons d'entendre, c'est comment un simple objet utilitaire, de par le contexte dans lequel il se trouve, peut revêtir autant de valeur, et rapprocher des corps vulnérables et limités dans leur intimité. En réalité, l'objet chéri crée l'intimité dans un environnement qui en a très peu.

Ces cinq textes sont donc très éloquents, mais je me demande aussi s'ils vont assez loin. Comment se positionnent leurs auteur/es ? C'est-à-dire, comment se voient-elles ou –ils à l'intérieur de leur propre recherche ? Sont-ils croyantes ou

J'ai été frappé par le commentaire d'Étienne comme quoi il a assisté à des rituels en paroisse de plus en plus rares.

croyants ? Quel est leur rapport de connivence ou de complicité avec leurs sujets, s'il y en a ? Dans mes propres travaux, qui portent sur la religion, la sexualité et le vécu gai, ainsi que sur la religion et la masculinité, c'est ce genre de questions que je me pose constamment. Non pas parce que je dois me justifier—c'est plutôt le contraire—mais parce que, comme nos collègues féministes d'il y a maintenant plusieurs décennies, je suis de ceux et celles qui croient que notre vécu est aussi une source légitime, et trop souvent négligé, de réflexion savante. J'aurai donc aimé savoir où se situent nos présentateurs et présentatrices au sein de leurs sujets.

Mais pour nous académiciens—et particulièrement en ethnographie—cela est mal vu. Nous voulons maintenir une certaine objectivité, ce qui est tout-à-fait valide. Mais se positionner et l'assumer, <u>et</u> être biaisé et subjectif d'une manière inapproprié, ce n'est pas du tout la même chose. Loin de là. Le premier point de vu nous ramène à une question d'intégrité ; le second, à une certaine faute ou une faiblesse intellectuelle. Le ou la chercheur/e doit donc faire le bon choix, et c'est toujours un choix risqué, c'est-à-dire un choix qui a des conséquences.

Dans ces cinq textes, la religion est perçue comme une dynamique active, comme une présence qui structure la réalité et qui la sacralise. Cette perspective me fait beaucoup penser aux théories en sociologie de la religion de Peter Berger, ce qui n'est pas une mauvaise chose en soi, bien au contraire. Nous devrions nous référer plus souvent à Berger. Il a depuis longtemps compris des choses que nous

nous efforçons toujours d'élucider. Dans ses écrits, Berger nous lance un avertissement : que la religion est toujours et partout affaire de société, et non pas tout simplement affaire de vie privée. En d'autres mots, la religion a sa place dans l'ordre social, et il doit être possible pour elle de l'assumer pleinement. La religion est donc, dans un certain sens, sa propre source d'autorité et de légitimité. Je me demande ce que nos présentateurs/présentatrices en pensent, et comment cette perspective de Berger pourrait s'appliquer à leurs sujets de recherche, si tel est le cas. Car une des choses qui me frappe dans ces présentations, c'est que la religion a souvent l'air de se préoccuper très peu du contexte social élargi dans lequel elle se trouve—ou, du moins, c'est l'impression qu'elle nous donne dans ces cinq travaux.

Je termine donc en remerciant nos cinq présentateurs pour la qualité et la pertinence de leurs interventions, et je nous invite à une réflexion collective sur ces quelques thématiques qui sous-tendent leurs travaux de recherche, qui sont tous à la fois importants et fascinants.